



$$(4 \times 2) + 1$$

Ce recueil témoigne d'histoires confiées, histoires courtes, événements brefs et intenses, extraits de vies peu banales de jeunes mineurs et mineurs incarcérés. Il est le fruit d'ateliers récits/photos qui se sont tenus de janvier à mars 2019. Le projet a été mis en œuvre par l'Agence régionale du Livre dans le cadre de son partenariat avec la direction interrégionale de la protection judiciaire de la jeunesse. Yohanne Lamoulère (photographe) et Bruno Le Dantec (écrivain) se sont rendus alternativement dans deux quartiers mineurs des prisons des Baumettes à Marseille (pour les filles) et du Pontet (pour les garçons). L'objectif, au-delà de la pratique culturelle et artistique, était de se dire en mots et en photos, de se présenter à l'autre, de se donner à voir sous forme de portrait.

Un grand merci aux jeunes – Carlota, Carmen, Isabella, Katharina, Inès, Maga, 2K, Bouche-Bouche et l'Arlésien –, aux éducateurs, aux surveillants et aux établissements qui ont rendu ce projet possible. Les noms ont été changés et dans la plupart des cas, les détenus se sont eux-mêmes choisis un pseudonyme. Merci à Lisa Lugrin pour la maquette. Un grand merci à Yohanne Lamoulère et Bruno Le Dantec. Et un immense merci à Brigitte Briot pour les masques.

LES QUATRE VÉRITÉS SOUS LE MASQUE

Faire le portrait de mineurs détenus oblige à dribbler les chicanes du droit. Mais voilà : anonymiser, flouter un visage, c'est le renvoyer au stigmaté. Et photographier les mains, les pieds, le dos ou tout autre bout de corps, ça finirait par ressembler à de la vente à la découpe... Alors on a convoqué l'imaginaire du carnaval. Avec les masques, on a fait entrer la puissance poétique du jour des fous, la sève qui monte au printemps – et même, invité surprise dans la bouche des jeunes, le charivari gilet-jaunesque ! Comme un excès de chair avant le carême. Personne ne s'est caché. On s'est dit les choses, cash. On était là pour ça.

corde à sauter

Le premier jour, il y a du sport au fond du couloir. Une détenue et une gardienne se sont lancées un défi à la corde à sauter. Katharina finit par abandonner, à bout de souffle. « *Pfff... Dans la vie, tu peux pas toujours gagner.* » Tout le monde rit.

L'étage est dépeuplé. Étrange sensation de vide et de temps en suspens, décuplée par le récent blocage des surveillants. Si le monde s'arrête, quelqu'un pensera à ouvrir la porte des cellules pour que ces quatre filles puissent s'envoler ?

à peine tiré du lit

« *J'ai froid, j'ai faim, j'ai pas assez dormi !* » Ça c'est l'Arlésien qui marronne dès le premier jour, recroquevillé sur sa chaise, touffe de cheveux en pétard émergeant d'une doudoune trop étroite. « *Les gilets jaunes, ils m'ont fait regretter pour la première fois de pas être dehors* », balance un Bouche-Bouche à peine tiré du lit. On étale les masques sur la table, comme des pièces à conviction.



au pire

Au pire, 4 + 2 font 6. C'est un minimum. Quatre garçons du quartier des mineurs, à la fin de l'hiver 2019 + deux intervenants extérieurs. « *Le puceau qui a balancé sur les films érotiques, il a brisé tous les cœurs du Pontet ! Depuis, ils nous coupent la télé à minuit* », se plaint Maga. Il faut être en confiance pour dire ça. Ou alors c'est pour jouer l'affranchi. Et pourquoi pas ?

alors on joue

Isabella explique : « *Ma sœur et moi, on est des Gitanes serbes.* » De ces deux mots, seul le premier compte. Parce que « *les Serbes, ils aiment personne, encore moins les Gitans* ». Katharina précise : « *Je suis fière de ce que je suis. J'aime mes origines gitanes et nos traditions. Et la tendresse de mes parents me manque.* » Elle qui pose dans la cour en se mettant en garde façon boxeuse, quand elle parle des siens, ses yeux brillent. « *J'aime les voyageurs.* » On évoque là un peuple qui ne voulait gouverner personne et que personne ne pouvait gouverner. On s'en souvient jusqu'ici, en prison. Alors on joue avec les masques.

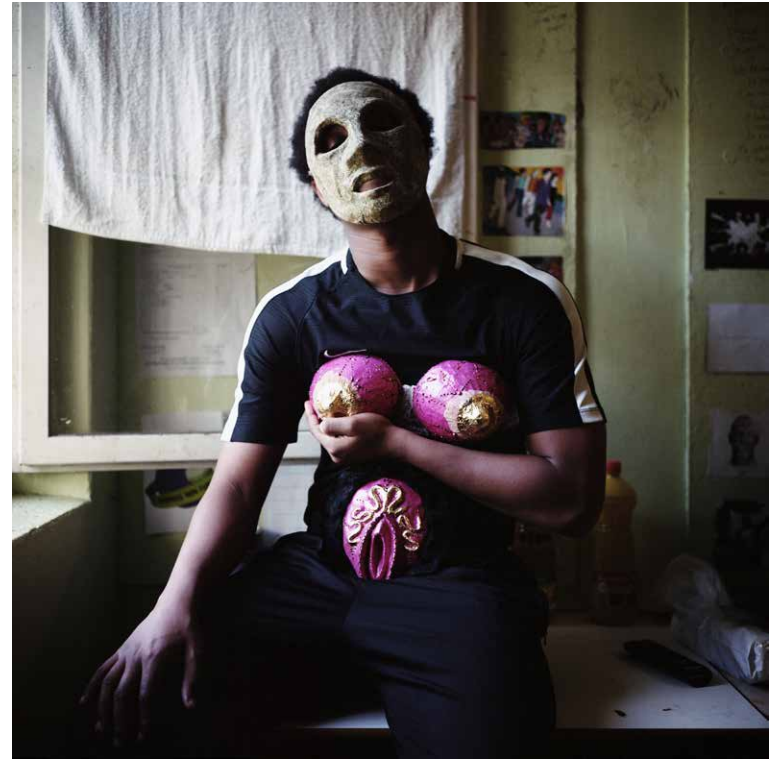


scandaleusement rouges

On étale les masques et les tissus sur la table. Les rejoindront, à la demande des filles, du vernis à ongles, du rouge à lèvres, du mascara, du fond de teint – et du crayon pour Katharina. La mascarade fait vibrer l'aura de chacune de ces jeunes femmes retranchées du monde. Éclair et fulgurance d'un œil dans la rainure, de lèvres scandaleusement rouges sous le gris. La plus secrète se fait star. La plus fanfaronne se révèle fragile. La plus pataude devient puissante apparition. Un monde clos fait un peu de place à l'esprit du charivari. Des lieux aux proximités rugueuses offrent une distance salvatrice, comme une promesse de rédemption. Les yeux parlent. Les corps parlent. On pose la voix, on rit aux éclats.

des frères

Deuxième séance. Seuls les Marseillais sont venus, les deux autres dorment encore. Maga fait un point d'étape : « *On a été co-cellulé pendant une semaine. Y avait un problème de place. Trop d'arrivants. 2K, il m'a fait les tresses – et moi je lui ai fait les fesses, ah ah ! Non, je blague, c'est pas vrai.* » Masquer, ce n'est pas forcément faire la gueule. « *Il connaît ma vie, je connais sa vie, on est des frères maintenant.* » 2K approuve, l'œil allumé : « *Ensemble dans la même cellule, c'était tarpin bien. On faisait des pompes, on jouait aux cartes, on écoutait de la musique, on dansait.* »



j'irai dans mon pays

En même temps que tu choisis les masques et les accessoires, tu parles de ce qui t'attend dehors. Là où quelqu'un manque à l'appel, là où tu as laissé un vide. « *Aux Comores, dans chaque village, il y a un groupe de jeunes danseurs. Des danseurs traditionnels, tu vois. J'ai plein de vidéos, je trouve ça méchant ! Le rythme qu'ils ont, c'est hard-core, carrément.* » Se masquer, c'est aussi faire revenir le grand théâtre de la transe et de la séduction.

Maga kiffe la terre des origines. « *Ma mère m'a emmené chez elle. Au début je voulais pas. Mais après, c'était trop bon, des fois je dansais avec eux, fada ! Dar Salam, ça s'appelle, pas loin de Moroni. J'aime trop, je veux finir ma vie là-bas, obligé. J'y suis allé quatre fois, je crois. Les villageois pensent que je suis pas comorien, mais j'y vais depuis tout petit, quand même. Quand j'aurai tout cassé à Marseille, j'irai dans mon pays, mon village.* » Tout casser. Maga parle comme on chante au stade.

prophétie

Dans des cahiers d'écolier, les filles font leur portrait. En italien, c'est plus facile. « *Je m'appelle Carlota, j'ai seize ans, je suis née à Florence de parents macédoniens. J'ai un fils d'un an et je suis enceinte de deux mois.* » Isabella est persuadée que ce sont des jumeaux : « *On entend les battements de deux cœurs !* » Prophétie que Carlota met en doute d'un battement de cils. Elle montrera l'échographie à la séance suivante.



des sœurs

Isabella : « Avec ma sœur, on est ici depuis quatre mois. Voler, ce n'était pas pour le luxe, mais pour acheter une caravane. Notre père est en Serbie, nos mères on ne sait pas. On vit avec la grand-mère. Il faut une caravane avec une douche pour bouger si on a envie – ou quand on est obligées. » Hostilité du voisinage, plainte de la mairie, visite des gendarmes...
« Sur notre dernier campement, je m'étais fait une douche. J'avais branché un tuyau d'arrosage sur une bouche d'incendie. C'était bien, surtout l'été. »

Katharina : « Ma sœur et moi, on nous appelle les princesses. On s'habille, on se maquille, on descend en ville. Nos cousines restent chez elles, elles s'occupent du ménage et des enfants. Nous, on est libres. » En réponse à un garçon du Pontet qui la drague à distance, un mot : « Arlésien, tu es gentil de me dire que je suis belle sans m'avoir vue. Mais franchement, tu n'es pas mon mec idéal. Je crois que tu es trop jeune. J'espère que tu gardes le moral. La prison c'est dur, mais la liberté c'est sûr. Reste fort. Je te donne un gros bisou. K. »

l'autre pays qui manque

L'autre pays qui manque, c'est les amours. Sans les railleries de Bouche-Bouche et de l'Arlésien, Maga se lâche : « Quand je l'ai vue, ça été un peu le coup de foudre. Elle se respecte trop, j'aime vraiment ce genre de gadji. Elle met jamais sa photo sur Snap. On se parlait de fenêtre à fenêtre. Je zonais, je faisais hala. Elle me dit Arrête de faire hala, tu vas réveiller tout le quartier. Alors que c'était en plein jour ! » Affaire en cours.

« Me marier avec une Comorienne, c'est pas forcément mon idée. Plutôt une fille d'ici, même une Arabe, une Française, une Gitane. Si je l'aime, je l'emmène. Au bled, le grand mariage, ça existe encore. Tu es obligé. Si j'amène une femme d'une autre couleur, je mens pas, la famille fera un peu la gueule, mais elle finira par accepter. Ma mère me dit "Viens, amène tes copines, arabe ou n'importe. Tant qu'elles sortent pas de la maison, ça va". » Se masquer, ce n'est pas se cacher. C'est devenir étrange, désirable, inquiétant.



c'est trop mon style

Maga : « C'est mieux avec une femme qui n'a pas la même couleur. Comme ça mon enfant sera métis, il aura plusieurs cultures. Celle que j'ai dans le collimateur, elle est algérienne, c'est trop mon style. Elle a jamais eu de gadjo – juste un relou qui lui a fait du chantage au suicide si elle le quittait. Je la voyais depuis qu'on était petits. Une fois elle est même venue chercher son frangin qui jouait à la Play avec mon petit frère. Je savais pas que c'était un joli petit cadeau comme ça. Je me suis caché dans la forêt, elle est arrivée avec sa copine et elle m'a regardé. Après on s'est emboucanés. Elle m'observait, elle demandait de mes nouvelles. Et moi pareil. Mais je vais pas faire le désiré. J'avais pas son numéro, juste Snap. Je suis pas amoureux, c'est impossible : je suis ici. Plus tard peut-être qu'elle réussira à m'avoir. »

Zones sensibles : le bled, tes frères et sœurs, les petits plats de ta mère, un bain chaud. Et puis il y a la frime devant les collègues, la violence du monde que tu subis ou que tu fais subir. Le pire, c'est d'être une victime.

un cauchemar

« Je dors mal, râle Isabella. La nuit dernière, j'ai fait un cauchemar. Je me bagarrais avec une inconnue et elle tombait, comme morte. Je me baissais vers elle, mais elle disparaissait. Seuls ses cheveux me restaient dans la main, alors je les jetais du haut d'un pont dans une rivière. Je me suis réveillée très angoissée, j'avais peur, j'avais froid. Pour chasser les idées noires, je me suis mis la tête sous la douche. » Sa sœur et elle décryptent les songes, qu'elles savent chargés de sens. « Si tu rêves de poux, c'est de l'argent qui arrive. Un petit serpent, c'est un grand jugement – un grand serpent, petit jugement. Les chiens, c'est la police. La maison sans fenêtre, c'est la prison. Mais comme pour la mort, si tu en rêves, ce n'est pas pour aujourd'hui. »



ça dépend aussi de la lune

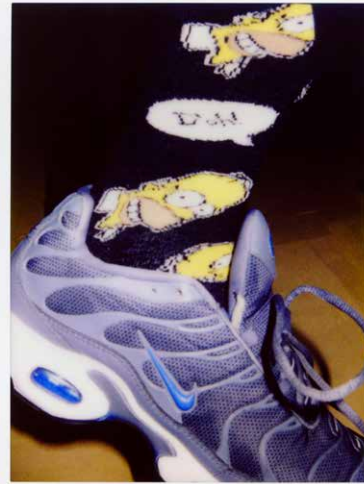
Katharina : « *Quand ton bébé naît, tu lui mets un fil rouge autour du poignet, pour éloigner le mauvais œil.* » Carmen : « *Plus tard, pareil, tu mets un ruban rouge dans la tresse de ta fille pour lui porter bonheur.* » Puis : « *Les cheveux, on les coupe jamais le dimanche, parce que c'est le jour des morts. C'est mieux le vendredi, et ça dépend aussi de la lune, si on veut qu'ils repoussent plus vite.* » Carmen aime la musique romantique, qu'elle soit serbe ou italienne. De sérénade en ballade des cœurs brisés, on parle de ce que la communauté attend d'une femme. « *Bien sûr je me marierai. Même si l'homme parfait n'existe pas.* »

ça sent la fin

Frères co-cellulaires, 2K et Maga décrivent un monde qui s'obscurcit : « *C'est un truc de ouf qu'on vit. Dans les quartiers, les minots sont trop précoces. C'est la télé ? Les réseaux ? Le porno ? Je sais pas, mais les petits de douze ans, ils ont faim.* »

« *Tu as tout avec l'argent. Après, tu penses plus qu'au cul.* » Le ton se fait grave, on ne la ramène plus. « *Y a une fille dans la cité, elle est à peine formée et elle s'habille comme une folle. Ça fait mal. En boîte, elle fait du charme au videur et elle entre. On la voit avec des grands qui sortent de prison, des voyous. Elle ne veut plus les gars de son âge. Et c'est pas la seule.* »

« *Ça sent la fin. Y a trop de trucs chelou. Les gilets jaunes, on dirait le début d'une guerre civile, à se charcler tous les samedis avec la police. On dirait la fin du monde.* » Pourtant, la vie pourrait être si simple. « *En prison, tu morflés, tu purges, mais tu restes un minot, sourit Maga. Ta déco, tes chaussettes Simpson, le sucré avant le salé... Il faudrait garder ça.* » Dans sa cellule, les quatre murs sont dédiacés : un côté pour les filles, un autre pour le sport, le troisième pour l'alcool... Et le dernier pour la révolution fluo.



l'alcool et la prière

L'Arlésien parle de sa feria. Maga de celle de Nîmes. « *J'en ratais jamais une. L'alcool, c'est la base. Vodka agrumes, c'est le top. Sur la tête de ma mère, je bois plus que toi. En vrai. Tu bois aussi en flash ? On pourra se faire un duel. Je peux le boire en pur. Cul-sec ! C'est pas que je tiens mieux l'alcool – on est tous KO, quand on boit. Par contre, je suis jamais tombé par terre, j'ai jamais vomi. Je marche pas droit, c'est tout. Toi, tu es déjà tombé ?* » L'Arlésien : « *Moi, j'ai fait un coma éthylique. Hôpital et tout. Il y a deux ans j'étais chaud !* »

Maga : « *Je crois en Dieu, mais je pratique pas. Je mange le porc et je bois. Ça m'arrive de prier, mais je mange tout ce qui est bon. Et quand je bois, je pense pas à l'enfer. Au quartier, il y en a qui ont besoin de se jeter quatre cinq fly par jour derrière le gosier. Moi non, c'était juste quand on sortait. Bien sûr, il peut y avoir un grand qui te dit que c'est pas bien, mais moi, je bois devant lui. Chez nous, tu as l'épicerie et la mosquée côte à côte, c'est là qu'on se retrouve. Devant, ça fume, ça boit, ça rigole. Mais il y a un respect. Ceux qui boivent n'embêtent pas ceux qui prient. Et vice-versa. Chacun sa vie.* »

comme deux chiens errants

À travers le monde, tradition et modernité se reniflent la croupe comme deux chiens errants. Isabella se méfie de la liberté virtuelle des réseaux. « *Avec Facebook, tu cherches un copain et tu tombes sur des pédophiles : à la fin, tu perds ta virginité. Il vaut mieux te marier avec quelqu'un de ta culture. Mais ça dépend aussi des parents. Je connais des filles qui se sont mariées avec des Italiens. Et même une avec un policier... Avec un Italien, passe encore. Mais avec un policier, c'est grave !* »

Elle est fiancée. C'est la famille de son amoureux qui organisera les noces. « *Chez nous, il y a trois jours de mariage* », jubile sa sœur. « *Quand j'ai dit à mon grand-père que je voulais un mariage tranquille, classique, il m'a dit "Quoi ? Tu plaisantes ?" Oui, je plaisante. Parce que moi, j'aime trop la fête ! Un mariage "normal", ça n'existe pas chez nous.* »



tu dances avec tout le monde

Carlota avait quatorze ans quand on l'a mariée. Son époux, seize. C'était à Rome. « *Combien de convives ? Beaucoup !, s'emporte Anna. On ne sait jamais combien, parce que chez nous, il n'y a pas de liste d'invités, les portes sont ouvertes.* » Trois jours d'ivresse et de joie sans calcul. On casse des assiettes blanches par terre avant de danser dessus.

Entre quatre murs, Isabella célèbre la fête. « *Le premier jour, la mariée est en rouge. Le deuxième jour, en robe blanche, avec un voile et une couronne de fleurs ou alors diamantée. Le troisième, tu manges et tu bois à en perdre la tête !* », se réjouit-elle. « *Avec la robe rouge, talons rouges. Tu dances avec tout le monde. Et tu donnes une rose rouge à chaque danseur. En échange, chacun te donne 50, 100 euros. Tu dances, puis tu donnes une rose. Sauf à ton mari, à qui tu as donné ton drap !* » Ce n'est pas stressant, tous ces gens qui regardent ? Katharina : « *Oui, jusqu'à ce que ta grand-mère pend le drap et que les gens dansent avec. La bonne réputation, c'est important : les Gitans aiment trop les ragots.* »

la pauvreté, c'est pas pouvoir

Malgré ses joues rondes, l'Arlésien n'est plus un bébé : « *Le sexe et l'argent, c'est les deux choses qui m'excitent. Rien d'autre. L'argent, c'est le futur. Sans argent, tu es rien. Avec l'argent, tu vis. La pauvreté, c'est voir un truc qui te plaît et pas pouvoir l'acheter. Le mal, c'est ce que je fais. Le bien, c'est travailler. Si en travaillant on pouvait gagner plein d'argent, je le ferais. Ici, tout me manque. Tout tout tout.* »

La promenade, royaume de la testostérone. Corps serré de près par une virilité aussi explosive qu'elle est toute neuve. Dictature de la réputation, des couilles et de la vantardise. Ça marche grave, de rouler des mécaniques. Plus tu es petit et imberbe, plus tu en fais des tonnes. Les nerfs se chauffent en cellule dans le vacarme des poings martelant la porte, des langues insultant le voisin ou implorant le surveillant... Ces mêmes nerfs à vif passent en douce au détecteur à métaux, puis sautent sur l'ennemi une fois dans la cour. Là, sur le béton, on moulone à mort, griffes plantées dans le cou et les yeux de l'adversaire, jusqu'à ce que les uniformes te séparent. Après ça, ta virilité part se faire mitonner au mitard.



le jour de ma libération

Quand la séance photo est finie, le masque tombe. 2K s'imagina après : « *Le jour de ma libération, ils viendront me réveiller, je préparerai mes affaires et je taperai sur les murs pour prévenir les copains. Puis j'irai revoir les gens. Penser à ce jour-là, ça fait trop de la peine, parce que c'est dans longtemps. Être avec les autres, ça manque. Quand tu es dehors, tu y penses pas. Ma petite sœur et mon petit frère, je les aime tarpin, mais quand j'étais dehors, j'en avais pas conscience. Quand je vais les revoir, je prendrai soin d'eux. Et puis je ferai des trucs simples qui font trop plaisir. Comme regarder un film avec mon frangin. Je veux refaire tout ce que je faisais avant, mais en mieux. Ce que cuisinait ma mère, des fois je le mangeais, des fois non. Mais au jour d'aujourd'hui, je laisserais plus rien dans l'assiette. Mon plat préféré, c'est le riz avec du lait de coco et aussi la chair du coco râpée. Et la viande, la viande de mouton. Il y a plusieurs sauces : le tibé, le rougaï, le madaba feuille, le lait caillé... Tout ça me manque trop. »*

la vraie richesse

Katharina a des doutes : « *Pas sûre d'être faite pour le mariage... J'aimerais pas obéir à un homme, qu'il me dise comment je dois m'habiller ou si je peux sortir ou pas. Des amies à moi ont tourné le dos à leur famille pour partir avec un homme. Alors que l'homme, il dort à côté de toi cette nuit, mais tu ne sais pas où, ni avec qui il sera demain. »* Elle aimerait étudier pour travailler avec les enfants : « *Les enfants, c'est la vraie richesse. »*

Respirer à fond, embrasser du regard l'air qui tremble au bout de la rue. Isabella pense à après, à ce qu'elle fera une fois libre. « *Un vrai repas assise à table, pas debout toute seule dans une cellule. Un repas avec les miens. Ça, ça me manque trop. »*



je te souhaite la liberté

« Bonjour 2K. Merci pour ta lettre. Je ne te connais pas, mais je te réponds. Je suis fiancée, bientôt mariée. Tu pourrais être mon petit frère. Je te souhaite bientôt la liberté, parce que la liberté n'a pas de prix. Je te souhaite du bonheur avec les tiens. En prison, on réfléchit beaucoup aux bêtises qu'on a faites. C'est un mal pour un bien. Il faut penser à un bon avenir. Je te souhaite de ne jamais retourner en prison. Je n'ai ni Facebook, ni Snapchat, c'est interdit par notre culture. Isabella. » Le chef des surveillants du Pontet s'était ému de cette correspondance entre filles et garçons : *« Vous n'allez pas nous les pacser, quand même !? »* Qu'il soit ici rassuré.

mauvais rêve

En attendant, on compte les jours, on compte les nuits. Sommeil trop lourd ou trop léger, même tes rêves sont en prison. 2K : *« J'ai rêvé que j'étais en permission et je devais revenir à 18h. Je passe la journée avec un collègue et deux gadji. On est tellement bien que j'oublie le temps. Quand je regarde l'heure, il est 18h passé. Je me sens trop mal, parce que je sais qu'ils vont me déclarer évadé et ça va me faire encore plus de soucis. Alors je me mets à courir. Je cours, je cours, et dans ma tête je me dis Il faut que tu te réveilles. Et je me réveille, je suis dans mon lit, dans la cellule, j'ai chaud, je suis trempé d'avoir couru. En rêve. »*



le jour où je sors

« Le jour où je sors, la première chose, d'abord, je vais faire le câlin à tout le monde, à mes frères, à mes sœurs... » Maga parle de plaisir et de dignité. *« Après le câlin, je cherche pas à comprendre, direct je vais à la douche. Pas une douche : un bain. Je mettrai tous les shampoings, genre jacuzzi, comme dans les Anges, plein de mousse. Allez, on va dire que je vais pas faire le malin, je resterai 30 minutes, allez, une heure ! »* Se masquer, comme au carnaval, quand pour un jour le monde est mis cul par dessus tête, c'est aussi dire vrai.

les vrais Européens

Isabella parle allemand, serbe, français, italien et bien sûr gitan. *« Notre langue, c'est le romané. »* Katharina, l'esprit toujours vif : *« Mon père, il parle dix langues. C'est nous les vrais Européens ! »* Elle se fait passeuse de mémoire. *« Manouche, ça veut dire homme libre. En cas de décès, les Manouches brûlent le camping car et tous les objets appartenant au mort. Ils disent qu'on vient au monde tout nu et qu'on doit monter au ciel pareil. »* Carmen attrape l'histoire au vol : *« Le jour où on sort d'ici ? On va crier liberté partout où on ira. »*



3^{ème} guerre mondiale

« Quand on sortira, il faudra appeler la grand-mère sur son portable pour savoir où elle est. Parce que des fois la police vient et te dit "Dégage". » Isabella cause précarité, Katharina invoque l'honneur : « Ma grand-mère fait des ménages, elle n'a jamais volé de sa vie. Être ici, c'est mal vu. Certains garçons refusent de se marier avec une fille qui a fait de la prison. » On a quand même sa fierté. « Une surveillante l'a dit : nos chambres sont les mieux tenues de tout le bâtiment. » Katharina pousse la porte et montre sa cellule : « Ma grand-mère, si elle ne nettoie pas deux ou trois fois par jour, pour elle, c'est la 3^{ème} guerre mondiale ! » Isabella dit que la grand-mère couvre sa sœur de cadeaux. Katharina explique pourquoi : « C'est que tu lui réponds mal. Fais la vipère, mais pas avec ta grand-mère. Sinon, tu fais refroidir son cœur. »

ça va faire du bien

Maga est tendu vers le jour où les portes de la prison s'ouvriront devant lui. « Après le bain, je descendrai au quartier. Puis je rentrerai vers midi, je me calerai chez moi, je mangerai mon premier maélé depuis longtemps. Puis une petite sieste. Je prendrai une douche. Après, j'irai en ville. Je m'achèterai des habits, des chaussures. On se baladera, on s'assoira en terrasse. Puis une douche encore, et une nuit blanche avec les collègues. » Se masquer, c'est s'évader hors des cases où nous enferme le regard des autres.



trop vite

Maga ne le sait pas encore, mais il va sortir avant la fin de l'atelier. 2K sait par contre que lui en a encore pour longtemps. L'avant-dernier jour, il réclame une photo de groupe. « *On a le temps* », élude Yoh. « *Non, non, faut faire gaffe, en prison le temps passe vite* », renvoie 2K. Et il se tourne vers son ami : « *Pas vrai qu'en prison le temps passe trop vite ?* » Une fraction de seconde, le regard panique.

j'irai prendre un train

Carlota est une taiseuse. Ceintrée dans sa chemise, elle observe ses copines et trace des mots-clés dans son cahier : « *Enfermée ici depuis un mois, j'espère sortir bientôt. J'aimerais tellement retrouver mon fils, ma famille, et ne plus jamais retourner en prison.* » Son corps a la maigreur d'une ruse de passe-muraille. L'arrondi de son ventre n'est qu'un soupir. Elle a offert un coloriage à Bruno : la famille Simpson. Son regard triste transperce un horizon borné. Elle voit au-delà. « *Quand je sortirai, je fumerai une cigarette, puis j'irai direct à la gare prendre un train pour rejoindre mon fils. On fera des grillades. Voilà mon histoire, je ne sais pas quoi raconter d'autre.* » Une vie esquissée sur une page blanche, avec ce désir avoué à moitié pardonné, c'est déjà beaucoup. Comme un appel d'air.



Entre deux eaux, Inès

« Je suis Niçoise. À l'Ariane, j'étais trop bien, c'est là où je suis née. Un jour, ma mère en a eu marre du quartier et elle est partie vivre chez ma grand-mère. Elle m'a laissé l'appartement. C'est là que j'ai fait des bêtises et ils m'ont envoyée en foyer ici à Marseille. »

Alors que l'effet miroir entre garçons du Pontet et filles des Baumettes était tellement symétrique qu'il en devenait improbable – quatre mecs de cité, Français de culture musulmane, face à quatre Gitanes des Balkans vivant en caravane –, voilà qu'Inès débarque. Jeune fille d'origine algérienne, elle fait comme un pont entre les unes et les autres.

« En foyer, je pouvais sortir, j'étais en stage dans un salon de coiffure. Au début, je touchais pas les clientes. Après j'ai fait des brushings et des poses de couleur – d'abord sur les patronnes, pour voir. » Elle a des attitudes de bébé flingueur. *« Avant son départ, déjà, il fallait que je m'occupe de tout. Ma mère est malade, elle est toujours au lit, alors j'amenais la petite sœur*

à l'école, je faisais les courses. Tout ça avec à peine quinze ans. »

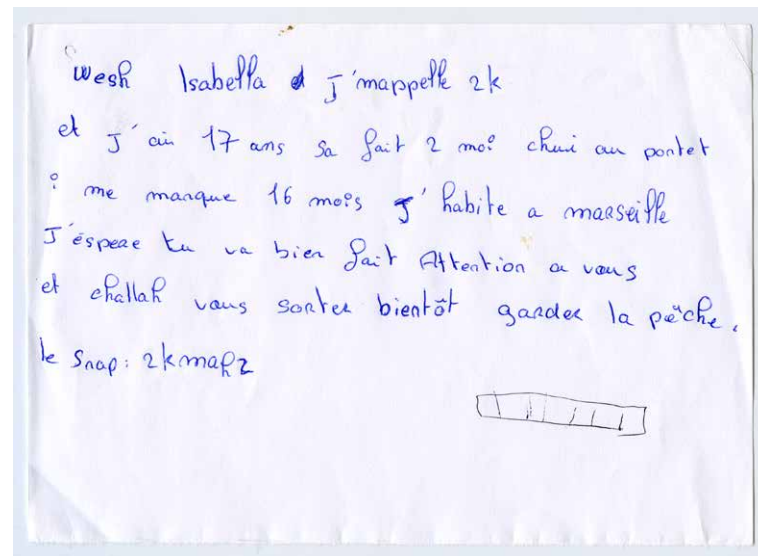
En manque d'air, d'amour et de copines, Inès pleure fort, entre couloir et promenade. Puis revient, les yeux bouffis, et montre ce qu'elle sait faire avec du maquillage et des ongles postiches. *« Quand je sortirai, j'irai au foyer. Je m'entendais trop bien avec tout le monde. Je passais mon temps avec le maître de maison. Ou à aider la cuisinière – j'adore cuisiner. »*

« Après j'irai peut-être en boîte, boire, danser et m'amuser. Mais attention, je fais gaffe, je dis aux copines de pas picoler si c'est pour foutre le bordel. Moi je bois pour faire la fête. » Trop-plein d'énergie, fêlure émotionnelle : cocktail détonnant. *« L'idéal, ça serait quatre mois en foyer, puis qu'ils me donnent mon autonomie, avec un appartement à moi. Je passerai mon CAP, puis mon brevet professionnel, pour ouvrir mon propre salon. Et après, quand mon mec sera moins bébé – il a quinze ans, je l'ai connu au foyer –, on pourra avoir des enfants. Deux ou trois, c'est bien. »*



Bruno Le Dantec, né à Marseille, est écrivain, journaliste et traducteur de l'espagnol. Il a publié plusieurs ouvrages avec le photographe Antoine d'Agata et, avec Mahmoud Traoré, *Partir et raconter* – *Une odyssée clandestine*, chez Lignes, en 2017. Il collabore avec le mensuel de critique sociale *CQFD*.

Yohanne Lamoulère naît pas très loin de la Méditerranée. Diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2004, elle s'installe ensuite dans les quartiers nord de Marseille. Membre du collectif Tendance Floue, elle vient de publier *Faux Bourgs* aux éditions du Bec en l'air.







L'aril Vall

Le tûe balibrea sano kasse come
le ciglie ma le ciglie sano da
mangere e le tûe balibrea sano da
ballare.



Un line de
Carlota, Carmen, Isabella,
Katharina, Inès, Maga, 2K,
Bouche-Bouche, l'Arlesien,
Yohanne Lamoulière
& Bruno Le Dantec